

## Giovanni Diodati et sa traduction de la Bible en italien

*Conférence de Monsieur **Emidio Campi**, Professeur d'Histoire de la Réformation,  
Directeur de l'Institut für Schweizerische Reformationgeschichte (Zürich) à l'occasion  
du*

*400<sup>ème</sup> Anniversaire de la traduction de la Bible en italien par G. DIOTATI (1607)*

Musée International de la Réforme – Genève, le 9 novembre 2007

Je dois avouer que lorsque l'Association des Amis du Musée International de la Réforme (AMIDUMIR) et l'Église Vaudoise de Genève m'ont fait l'honneur de m'inviter à célébrer le 400<sup>ème</sup> anniversaire de la traduction de la Bible en italien par Giovanni Diodati j'ai été ému. J'ai eu l'impression de redevenir enfant, lorsque j'écoutais, la bouche ouverte, les histoires bibliques que me racontaient mon grand-père et ma grand-mère. Enfant, je ne savais pas qui était Diodati. Je suis certain cependant qu'un des premiers livres que j'ai eus entre les mains était un beau volume, relié en cuir noir, avec les bords dorés et marqués de points noirs servant à séparer son contenu : c'était une Bible Diodati. Je crois même avoir appris à lire dans cette Bible. Maintenant, je sais que des vocables comme *eziandio*, *imperoiché*, *avvegnaché* sont des « toscanismes » de la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Quand j'étais enfant, ils me semblaient des mots imagés, stimulant ma fantaisie. Si je dis ceci, ce n'est pas parce que je crois que je descends de gens extraordinaires, mais parce que je suis convaincu que cela peut être raconté par beaucoup d'autres familles du peuple protestant d'Italie.

Votre invitation, je l'ai donc ressentie comme un honneur fait à tous ces Protestants de langue italienne qui, depuis 1600 jusqu'à

la moitié du vingtième siècle, ont tellement pris au sérieux la « Diodatina » allant jusqu'à la sculpter de manière indélébile dans leur esprit et leur coeur.

D'autant plus forte est l'émotion, d'autant plus grande est la tentation de revêtir le passé selon nos propres inclinations. Si nous voulons vraiment respecter la mémoire de Giovanni Diodati et de sa traduction de la Bible, il nous faut nous placer sur le terrain de la critique historique, plutôt que de l'holographie sentimentale ou confessionnelle. En tout cas, nous avons le devoir de prendre Diodati pour ce qu'il fut, et non pour ce que nous aimerions éventuellement qu'il ait été. Nous devons donc nous demander si sa traduction a vraiment été un événement d'importance historique, au point d'en justifier une commémoration quatre cents ans plus tard, ou bien s'il s'agit d'une sorte d'enthousiasme généreux et passager du rejeton d'une maison aisée. Disons-le simplement, sans périphrases : valait-il vraiment la peine que Diodati dépensât sa jeunesse, sa vie entière même - et ses biens - dans cette entreprise ?

## 1. Qui était Jean Diodati ?

Naturellement ce soir, de sa vie et de son oeuvre<sup>1</sup> je voudrais surtout mettre en évidence sa passion pour la traduction de la Bible et les aspects de sa pensée comme de son action, qui furent étroitement liés à son activité principale de traducteur.

*Portrait de Jean Diodati (Auteur inconnu, BGE, Centre d'iconographie genevoise)*



On sait que Jean Diodati se définissait lui-même « de nationalité lucquoise », mais sur une base juridique assez douteuse. En réalité, sa patrie génétique était Genève, où il naquit de parents lucquois et où il passa toute sa vie comme professeur de théologie à l'Académie. Lorsqu'il vint au monde en 1576, sa famille avait déjà une place respectable dans la ville lémanique. Son père, Carlo, était membre du Conseil des Deux Cents et les Diodati, avec les Burlamacchi, Calandrini, Minutoli, Turrettini, constituaient le noyau central du refuge lucquois, qui se composait d'une soixantaine de familles, provenant en grande partie de la noblesse la plus ancienne et la plus riche de la petite république toscane<sup>2</sup>. En peu d'années, mettant à profit les capitaux réunis avant de fuir l'Italie, ces exilés - pour raison de foi - avaient reconstitué et même augmenté leur richesse économique. Ils avaient donné vie à une oligarchie qui exerçait une influence rien moins que secondaire dans la vie commerciale, civile et religieuse de leur patrie d'élection. Le surnom de « cabale italique », c'est-à-dire d'exclusif clan familial, avec lequel les castes lucquoises de Genève passeront à l'Histoire, suffit à dépeindre leur singulière position de prééminence<sup>3</sup>. Jean Diodati garda, sa vie durant, la marque de sa maison natale et de son cercle social, tout en s'intégrant dans la *ville-refuge* au point de s'identifier complètement à la cause du bien public cette maison natale, et gardant pourtant jalousement ses traditions héréditaires, telle une aristocratie orgueilleuse; restant ouverte à la culture genevoise, et cependant inébranlablement convaincue de la valeur immense de la langue toscane, qu'elle sentait devoir préserver au travers de l'usage domestique, du maintien de l'Eglise italienne et des riches contacts avec la patrie d'origine.

Conformément à la volonté de ses parents, Jean Diodati accomplit ses études théologiques à l'Académie de Genève. Sous la direction de Théodore de Bèze, de Pierre Chevalier et d'Isaac

Casaubon, il acquit d'une part une solide connaissance théologique et, de l'autre, cette passion pour la philologie biblique qui était à même d'assurer le succès de sa production scientifique future. En 1597, les études à peine terminées, l'enseignement de la langue hébraïque à l'Académie lui est confié. Deux ans plus tard, avec la démission définitive de Théodore de Bèze, octogénaire, suit sa nomination comme professeur de théologie. Diodati raconte s'être apprêté à la traduction de la Bible lorsque il avait à peine seize ans. Vu de l'extérieur rien ne transparut de l'énorme effort que lui coûta ce travail. Nous savons seulement qu'en 1603 celui-ci était déjà terminé, même si - comme nous le verrons mieux ensuite - la publication suivit en 1607. L'année suivante déjà, encouragé par les compliments qu'on lui adressait, il publiait une nouvelle édition du Nouveau Testament<sup>4</sup>.

Si maintenant nous voulons pénétrer dans le monde intellectuel et spirituel de Diodati, nous devons chercher à comprendre, à côté des limites historiques, l'indéniable mérite de la théologie réformée genevoise du XVII<sup>e</sup> siècle, dont il fut, avec ses deux collègues Théodore Tronchin (1582-1657) et Benedetto Turretini (1588-1631), l'un des plus éminents représentants<sup>5</sup>. Quelle orientation théologique fallait-il suivre pour faire front aux dures responsabilités du temps, en particulier à l'offensive des forces de la Contre-Réforme ? Dans la Zurich voisine de Johann Jakob Breitinger (1575-1645), et les universités ou académies de tendance réformée, surgies sur le modèle de Zurich, justement, et de Genève, de Leyde à Montauban et à Saumur, on se réclamait du *ramisme*, c'est-à-dire de la pensée du philosophe français Pierre de la Ramée (1512-1572), plutôt que de la direction aristotélisante suivie par Bèze. A Heidelberg, qui s'était imposée comme l'un des plus grands centres intellectuels de l'Europe protestante, on développait une théologie analytique - dont le catéchisme d'Heidelberg est le symbole éloquent - qui s'accompagnait d'aspirations grandioses à une science

universelle. Pas loin du Palatinat, dans le duché de Nassau, l'Académie d'Herborn comptait parmi ses professeurs Johann Heinrich Alstedt (1588-1638), le fondateur de l'encyclopédisme moderne, dont la pensée était sous-tendue d'attentes millénaristes ardentes.

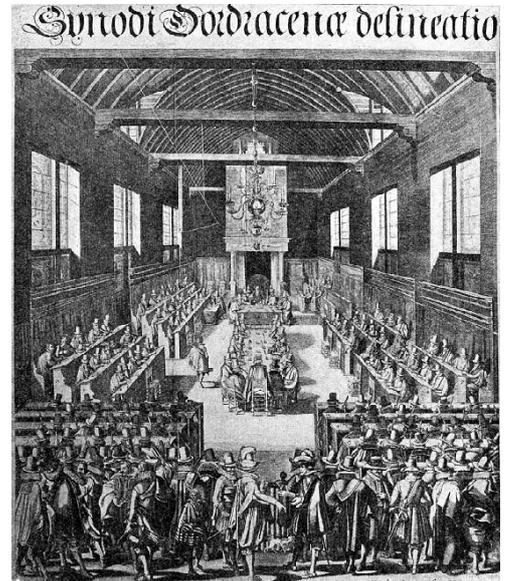
Dans ce climat spirituel, la nouvelle génération de théologiens genevois était confrontée à deux aspirations contrastantes : la défense jalouse de la tradition d'une part et, de l'autre, l'ouverture à de plus vastes horizons du savoir. Soutenue par la Compagnie des Pasteurs, elle choisit « une voie médiane », en s'engageant à garder avec ténacité, mais sans bigoterie, l'héritage de la Réforme calvinienne. Au-delà des limites étroites du territoire de la République genevoise, la célébrité dont Diodati, Turretini et Tronchin jouirent fut indissolublement liée à leur fonction de vigilants gardiens de l'orthodoxie réformée durant les années précédant la convocation du Synode de Dordrecht (1618-1619) et dans les trois décennies qui suivirent. Cela est particulièrement vrai dans le cas de Diodati, pour qui la conservation pugnace de l'héritage reçu de Calvin et de Bèze constitua le but - et les moyens - auxquels toute activité se référait : de l'enseignement théologique à la conduite civile, jusqu'aux choix politiques. En outre, il n'est pas vain de rappeler que cette énergique réévaluation de la pensée des deux grands maîtres se développa durant un temps vraiment long : contrairement à Benedetto Turretini qui mourut encore jeune, Diodati enseigna à l'Académie pendant quarante-huit ans, de la première nomination en 1597 jusqu'à la fin de sa carrière en 1645.

Une étape très importante dans la vie de Diodati fut sa présence, en 1618, avec Théodore Tronchin, au Synode de Dordrecht, l'Assemblée la plus représentative des Eglises Réformées

européennes, au cours de laquelle on débattit de la question épineuse de la prédestination<sup>6</sup>.

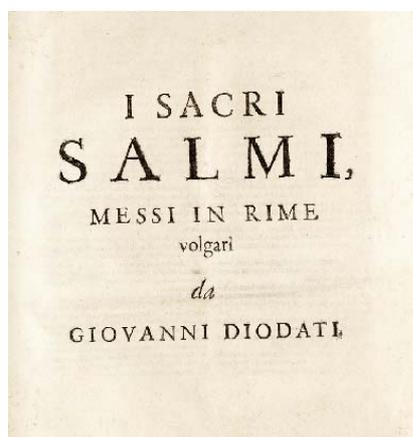
Il n'est pas facile de juger le rôle joué par le théologien lucquois-genevois dans la détermination des conclusions du Synode, parce qu'il faut exclure que tout a été passé dans la correspondance officielle. Les sources s'accordent, toutefois, sur le fait qu'il jouissait dans l'Assemblée d'un haut prestige et que son influence augmenta graduellement, à tel point qu'il fut appelé à faire partie de la commission restreinte chargée de rédiger le texte final des travaux. Les canons de Dordrecht s'abstinrent de définir la prédestination en sens supralapsaire, comme Diodati l'aurait préféré, se limitant à la considérer comme consécutive à la chute du genre humain en Adam, c'est-à-dire selon l'acceptation infralapsaire. Ils accueillirent, en revanche, la thèse de Diodati sur la « persévérance des élus », qui - quoique déjà soutenue par Calvin et présente dans les oeuvres du théologien italien Girolamo Zanchi - surgissait maintenant pour la première fois dans un écrit confessionnel réformé. Ainsi, grâce aussi à l'apport de Diodati, le calvinisme étroit prévalut alors sur les courants humanistes et obtint la reconnaissance de toutes les Eglises Réformées<sup>7</sup>.

Le champion de Dordrecht n'avait pas seulement gagné une place de premier rang dans la culture réformée cosmopolite du début 1600<sup>8</sup>, mais il était désormais un citoyen éminent de la petite république du Léman, investi toujours davantage de charges de représentation et de consultant du Petit Conseil en matière religieuse. Ainsi, par exemple, lorsque en août 1630 Genève se trouvait en grande difficulté à cause d'une terrible



*Le synode de Dordrecht, par Bernard Picart (1729)*

famine, la Seigneurie recourut à Diodati, en l'envoyant à Zurich avec la tâche d'acquérir du blé pour la population. En 1632 se produisit le tragique « cas Antoine », qui pèsera irréparablement sur la vie de Diodati, comme le « cas Servet » sur celle de Calvin. Le pasteur Nicolas Antoine (1602-1632), originaire de Briey en Lorraine, outre d'avoir eu un comportement peu conforme à sa position de ministre de l'Évangile, fut arrêté, poursuivi en justice et condamné à mort « pour crime d'apostasie et de lèse-majesté divine », selon les féroces coutumes du temps qui faisaient du culte religieux une affaire d'État. Quelques pasteurs invoquèrent la suspension ou au moins sollicitèrent un délai de peine pour entendre l'avis des Eglises-soeurs, mais la demande n'eut aucun écho. Finalement, la position de fermeté, soutenue par Diodati, très âpre dans son jugement envers le pasteur de Lorraine, prévalut sur toutes les autres. Le 20 avril 1632 Nicolas Antoine fut brûlé sur le bûcher.



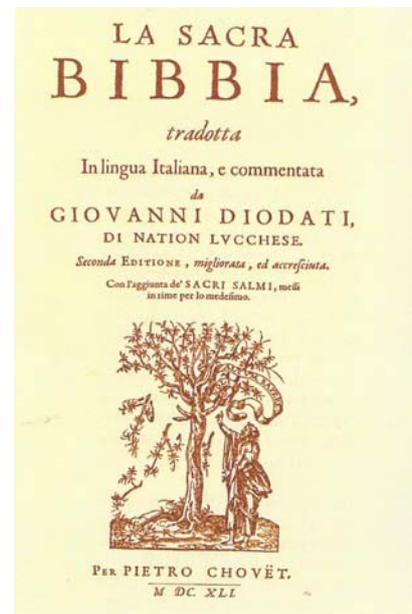
En dépit de cette activité diplomatique et politique, Diodati ne négligea pas de s'occuper de ce qu'il avait le plus à cœur : la traduction de la Bible. En 1631, un travail auquel il consacra de nombreuses années vit le jour : la transposition des Psaumes en vers: *I sacri Salmi messi in rime italiane da Giovanni Diodati* (Les Psaumes sacrés mis en rimes italiennes par Giovanni Diodati<sup>9</sup>).

Le travail terminé, il chercha donc à faire transposer les Psaumes en musique, de façon à ce qu'ils soient chantés pendant le culte, autant dans la communauté de Genève que dans les autres Eglises italiennes répandues en Europe : de Zurich à Londres, de Lyon à Emden. Il n'eût toutefois pas la joie de voir se réaliser cet ardent désir. L'édition posthume, exécutée par les soins d'un de ses fils établi aux Pays-Bas, parut à Haarlem en 1664 auprès de l'éditeur

Jacob Albertz avec le titre: *I sacri Salmi di Davide messi in rime volgari italiane da Giovanni Diodati, di nation Lucchese, et composti in musica da A.G.* <sup>10</sup> Toujours à Haarlem, auprès du même éditeur, parut l'année suivante une seconde édition du Nouveau Testament seul: *Il Nuovo Testamento del Signor nostro Jesu Christo. Tradotto in Lingua Italiana da Giovanni Diodati, di nation Lucchese.*

En 1641 parut à Genève, par les soins de Pierre Chouet, la deuxième édition de la traduction italienne de la Bible par Diodati, l'oeuvre de sa vie et à laquelle son nom restera indissolublement lié : *La Sacra Bibbia*<sup>12</sup>.

Par rapport à la première, cette édition ne présentait pas de changements importants, mais plutôt des corrections philologiques et stylistiques. C'était une splendide édition *in folio*, plutôt que *in quarto* comme l'était la première. Le format était propice à l'étude, au culte, ou comme Bible de famille. Le frontispice avait un aspect solennel : la Bible se situant au sommet d'un imposant autel baroque, le Saint-Esprit planant au-dessus, avec des images apparaissant sur chacun des deux soubassements : celle du semeur, déjà utilisée dans la première édition, et la seconde, du livre ouvert, posé sur un écueil au milieu de la mer en furie et n'en subissant aucun dommage. Vraisemblablement ces images indiquent les bénéfices apportés par l'Écriture et le solide bien-fondé du message biblique. L'édition contenait aussi les Livres Apocryphes et la version en rimes des Psaumes déjà publiée en 1631. Elle était en outre accompagnée de brefs sommaires en tête de chaque livre et de



*2e Édition de la Bible de Diodati par Pierre Chouet (1641)*

chaque chapitre, d'un vaste commentaire et, dans les marges, de références scripturaires.

Que ces annotations du texte biblique aient répondu aux exigences des lecteurs et aient été appréciées des contemporains, c'est ce que démontra la décision du Parlement anglais : il les fit traduire afin de faciliter la lecture de la Bible à son peuple. La traduction fut imprimée en 1643 avec le titre : *Pious and learned annotations upon the Holy Bible*. Accueillie avec de grands éloges, l'édition anglaise fut augmentée et éditée trois autres fois jusqu'en 1651<sup>13</sup>. Pour comprendre le vaste écho européen qu'éveillèrent les commentaires de Diodati, relevons qu'ils furent traduits non seulement en anglais, mais même en allemand, lequel certes ne manquait pas de telles aides à la lecture biblique. Les commentaires de Diodati se retrouvent, en effet, dans deux éditions de la Bible de Luther publiées à Francfort-sur-le-Main avec l'approbation des Electeurs du Palatinat et du Brandebourg, respectivement en 1688 et en 1693<sup>14</sup>.

Le destin de sa traduction française de la Bible fut différent, provoquant plus d'une tempête, *La Sainte Bible interprétée par Jean Diodati*, imprimée à Genève par Pierre Aubert en 1644. Retracer dans les grandes lignes les vicissitudes de cette oeuvre, n'est pas dépourvu de signification, car cela éclaire la personnalité complexe de notre traducteur tout en permettant de mieux le fixer dans le climat théologique dominant au sein de l'Eglise de Genève et des Eglises Réformées de France<sup>15</sup>.

De la mémorable controverse philologique et théologique entre le Jésuite Pierre Coton (1564-1626) et la Compagnie des Pasteurs genevois<sup>16</sup> - cette dernière s'occupant de l'affaire durant presque dix ans (1618-1628) -, Diodati avait tiré la leçon que la meilleure réponse à l'acerbe critique des Jésuites était celle de revoir la

version de la Bible utilisée dès 1588 à Genève et dans les Eglises de France, c'est-à-dire la *Bible des pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève*. Mais sa proposition ne fut pas acceptée. Malgré cela, il ne se découragea pas et s'apprêta au travail de révision avec un engagement émouvant, interrompu seulement par ses infirmités. En deux ans il acheva la traduction française de l'Ancien Testament, qu'il soumit le 21 janvier 1620 au jugement de ses collègues de la Compagnie. Ceux-ci, plutôt que de délivrer l'autorisation à l'impression, lui conseillèrent de s'adresser au Synode national français, auquel le théologien « lucquois-genevois » fit part de son audacieux projet. La demande fut présentée à l'Assemblée réunie à Alès en novembre de la même année, mais elle essuya un refus sec. Même à Genève, du reste, les tentatives ultérieures que Diodati fit pour faire avancer l'initiative ne furent pas vues d'un bon oeil, d'autant plus qu'il commit l'imprudence de publier en 1627 la version du livre de Job, sans en avoir reçu l'autorisation. Lorsque, vers la fin de 1634, il présenta une nouvelle demande à la Compagnie des Pasteurs, les collègues le sommèrent avec beaucoup d'impolitesse de ne plus insister, ouvrant ainsi un conflit si violent que les autorités citadines furent obligées d'intervenir. Au Petit Conseil cependant, l'initiative de Diodati avait reçu une certaine considération, car dans la séance du 25 mai 1635 on décida de nommer une commission pour suivre de près son travail de traduction. Mais Diodati continuait à accumuler imprudence sur imprudence avec sa loquacité inopportune, arrivant à s'aliéner les sympathies de ses collègues genevois ainsi que des Réformés français. Malgré cela, en octobre 1638 il réussit à obtenir l'autorisation tant désirée, bien que limitée aux hagiographes de l'Ancien Testament. L'édition parut en 1638 à Genève, auprès de Jean de Tournes, sous le titre de : *Les livres de Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des Cantiques. Expliqués par briefes annotations par lean Diodati*. Entre-temps, et afin de persuader les obstinés pasteurs genevois, Diodati imagina une tactique vraiment digne d'un parfait descendant de marchands lucquois. Il

se jeta, la tête la première, dans la traduction italienne de la Bible, jusqu'à son achèvement, espérant par là se servir du prestige que la *Sacra Bibbia* apporterait à sa renommée de traducteur et obtenir ainsi les consentements nécessaires à la publication de la version française à laquelle il attachait beaucoup d'importance. À la fin sa ténacité prévalut sur l'opposition de la Compagnie et le 13 novembre 1641 le Petit Conseil décida de condescendre à la publication de la Bible entière. Elle fut publiée trois ans plus tard, sans toutefois obtenir l'approbation des Autorités genevoises et, donc, sans recevoir de subvention publique. C'est donc Diodati lui-même qui dut soutenir les frais de publication, entraînant une véritable ruine de ses avoirs familiaux, pourtant considérables.

Ces longues adversités, liées à la question d'une nouvelle traduction française de la Bible, vont au-delà des habituels lieux communs sur l'obstination de Diodati ou sur l'intolérance calviniste et apportent un éclairage de la singulière position de Diodati dans le panorama de la théologie protestante de son temps. Par tant de côtés, il est un homme lié à l'orthodoxie réformée, mais il arrive à maintenir fidèlement sa position, sans pour autant accepter comme ses contemporains la prééminence du dogme sur les raisons philologiques. Certes, les pasteurs genevois étaient loin d'être des obtus fanatiques dépourvus de science biblique, mais ils ne bougèrent pas d'un empan dans la défense obstinée de leur Bible, parce qu'ils voyaient dans cette traduction la parfaite réaffirmation du *punctum protestantissimum* du salut par la foi, et ils lui attribuaient une importance semblable à celle que les Catholiques donnaient à la *Vulgata*. Leur bataille, plutôt que de se dérouler sur le plan herméneutique, prit le caractère d'une croisade pour la vraie ou la fausse religion. En conclusion, ils ne parvinrent pas à émerger des horizons mentaux du siècle du confessionnalisme, ni ne prirent en considération le problème de la liberté de traduction ardemment soulevé par

notre théologien lucquois-genevois. Sous cet aspect, donc, Diodati est beaucoup moins « orthodoxe » que ce qu'il paraît être, si l'on tient uniquement compte de son comportement au Synode de Dordrecht. On peut et on doit donc parler de son indéniable orthodoxie, mais non pas d'une fermeture inébranlable, comme celle à laquelle s'abandonnèrent la plupart de ses co-religionnaires.

En 1645 Diodati donna sa démission à l'Académie pour raison de santé. Il est évident que cette décision ne signifiait pas seulement l'épuisement physique d'une personne de petite santé, mais le fait aussi que les interminables adversités liées à la traduction française de la Bible avaient généré de douloureuses suites au sein de la Compagnie des Pasteurs tant sur le plan théologique que sur le plan humain. Mais ceux qui imaginaient que le retrait de la vie publique serait l'occasion propice de se libérer de l'encombrante présence du théologien presque septuagénaire furent bien vite amenés à changer d'avis. Dans les dernières cinq années de sa vie, le vieillard chargé de malaises et de désillusions, se jeta, à nouveau la tête la première, dans la gestion de questions politico-religieuses des plus ardues<sup>17</sup>, non pas en qualité de « Caton de Genève », comme le déclare très malheureusement Virgile Rossel<sup>18</sup>, mais plutôt tendant avec ses toutes dernières forces à sa mission de pasteur appelé à examiner et à éclairer la conduite morale de ses concitoyens à la lumière de l'Écriture.

Diodati mourut le 3 octobre 1649. L'oraison funèbre, prononcée par le recteur de l'Académie, Philippe Mestrezat, n'était rien moins que de circonstance, en tenant compte de l'exigeant engagement de Diodati dans sa longue et laborieuse vie pour la *Schola genevensis*, l'Église et la ville de Genève. Sans s'abandonner à des appréciations peu calvinistes sur le défunt, il

se limita à signaler l'insolite entrelacs de « *inexhaustus doctrinae thesaurus, Pietas in Deum, Charitas (...), memorabilis animi libertas, grandiloquentia summa* »<sup>19</sup>.

## 2. La Bible de Diodati de 1607

En 1607, Jean Diodati publiait à ses frais à Genève (mais sans indication du lieu d'impression et de l'imprimeur) *La Bibbia, cioè i Libri del Vecchio e del Nuovo Testamento* (la Bible, c'est-à-dire les Livres du Vieux et du Nouveau Testament). *Nuovamente traslatati in lingua Italiana, da Giovanni Diodati, di nation Lucchese*. Il s'agit d'une belle édition, un grand *in quarto* avec lettrines xylographiques, décorations, et caractères nets. Sur le frontispice paraît une gravure représentant un semeur avec la devise « Son art en Dieu », devise à ne pas considérer comme marque typographique, mais comme symbole adopté par Diodati, qui paraîtra aussi dans l'édition de 1641.

Pour nous qui regardons ces choses avec quatre cents ans de distance, cela pourrait nous sembler normal que quelqu'un de doué se mette à traduire, éventuellement peut-être à ses frais, le texte biblique. N'oublions pas cependant que l'Italie de 1546 à 1757 vécut dans un climat qui - avec un esprit d'escalier - apparaît paradoxal. L'Eglise Catholique employait et honorait la Bible en latin, mais interdisait et contrecarrait la Bible en langue vulgaire, comme l'a bien mis en évidence Gigliola Fragnito dans son travail « *La Bibbia al rogo* » (la Bible au bûcher)<sup>20</sup>.

Comme on le sait, le 8 avril 1546, le Concile de Trente imposa l'usage de la version latine - dite *Vulgata* - dans la prédication et l'explication du texte biblique ; ensuite, avec la constitution « *Dominici gregis custodiae* » du 24 mars 1564<sup>21</sup>, Pie IV prohiba les versions en langues vulgaires. Cette prohibition fut abolie par Benoît XIV le 13 juin 1757 par un décret qui acceptait

l'impression et la lecture de Bibles en langues vulgaires, pourvu qu'elles fussent approuvées par le Saint-Siège<sup>22</sup>. Pendant un temps considérable, la Bible resta exclue de la vie et de la culture religieuse italienne, jusqu'à tomber dans un long déclin, dont elle n'est sortie que depuis peu de décennies.

Ce qui est moins connu, en revanche, c'est le fait que malgré la prohibition de diffuser la Bible en langues vulgaires, des tentatives de sa traduction ne manquèrent pas, en Italie ; au contraire, il s'agit là d'un phénomène tout aussi important que dans d'autres pays européens<sup>23</sup>. Déjà avant le Concile de Trente de modestes approches avaient eu lieu. Sans remonter à la Bible de Malermi de 1471<sup>24</sup>, il suffit ici de mentionner celle d'Antonio Brucioli, parue à Venise en 1532<sup>25</sup> et de nombreuses éditions qui suivirent jusqu'en 1559, année où elle fut mise à l'Index par Paul IV. Le dominicain Santi Marmochino publia aussi une version de la Bible en 1538, toujours à Venise<sup>26</sup>. Toutefois, quoique Brucioli déclarât avoir fait sa traduction d'après les originaux hébreux et grecs, il fut débiteur, bien plus qu'il ne l'avoua, de la version latine de Sante Pagnini pour l'Ancien Testament et de celle d'Erasmus pour le Nouveau Testament. Marmochino, de son côté, reproduisit le texte de la version de Brucioli pour l'Ancien Testament et celui de son confrère *fra'* Zaccaria pour le Nouveau<sup>27</sup>.

La Bible de Genève, ou *Bibbia duroniana*, mérite une place de choix<sup>28</sup>. Le gros volume *in quarto* parut à Genève par les soins de Francesco Durone en 1562. L'étude approfondie de cette traduction montre des influences diverses. Elle dépendait en partie de la version latine de Sante Pagnini et de la « Bible de Vatable » (connue aussi comme la Bible latine de Zurich de 1543) pour l'Ancien Testament, alors que le Nouveau Testament était issu d'une version genevoise anonyme de 1555. La Bible de

Genève ne peut pas être placée parmi les versions majeures en langue italienne ; ce n'était d'ailleurs pas son but. Mais l'oeuvre reste intéressante et de grande importance. Pendant plus d'un demi-siècle, en fait, elle alimenta la piété des exilés italiens à Genève et au-delà de la petite République lémanique. En outre, comme l'ont fait peu d'autres sources contemporaines, elle va dans le sens de ce vaste courant de pensée qui espérait encore voir l'aube d'un renouvellement des « Princes et Républiques d'Italie », comme la dédicace longue et passionnée le déclare.

Parmi toutes ces traductions, c'est en tête de file qu'arrive la Bible dont nous commémorons le quatrième centenaire de la publication : la Bible DIODATI de 1607. Le fait qu'elle parut à Genève, sans indication du lieu d'impression et de traduction, dans une édition *in quarto*, indique qu'elle visait un objectif précis : elle était un instrument en même temps d'édification et de bataille. Elle devait servir aux besoins du culte de la communauté des exilés de langue italienne répandus en Europe et en même temps favoriser la diffusion des idées évangéliques en Italie. Je dirais que si l'on veut célébrer l'oeuvre de Diodati en ignorant ces deux aspects, ou en mettant en évidence uniquement l'aspect littéraire, on prend avec l'Histoire de trop grandes libertés. Cela ne rendrait même pas hommage à la mémoire des hiérarchies ecclésiastiques post-tridentines qui contrecarrèrent durement la Bible de Diodati. En fait, on n'a pas le droit d'ignorer les raisons et la cohérence de ces aspects, même si on a le devoir de dire qu'en empêchant la diffusion en langue vulgaire de la Bible, les hiérarchies se trompèrent à tout point de vue, y compris sur l'avenir du Catholicisme. Il faut respecter la Bible de Diodati de 1607, mais également prendre acte de l'époque tragique où elle fut publiée et de l'extrême sérieux des raisons qui poussèrent les uns à combattre les autres.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, c'est poussé par le double désir de fournir une version claire et fidèle du texte biblique en italien à l'Eglise italienne de Genève et de favoriser la diffusion des idées évangéliques en Italie, que ce Genevois - dans les veines duquel coulait du sang lucquois - entreprit très jeune la traduction de la Bible dans la langue qu'il ressentait comme sa langue maternelle. Excellent hébraïste et bon helléniste, Diodati traduisit les originaux, en tenant compte des versions de Brucioli et de la Bible de Genève. Une première épreuve était déjà prête en 1603 et le jeune professeur, âgé alors de 27 ans, la présenta le 18 novembre de cette année-là à la séance de la Compagnie des Pasteurs afin d'obtenir l'autorisation de la publier<sup>29</sup>. On déduit de la correspondance d'alors que ce qui prédominait en lui, c'était la conscience de ses limites plutôt qu'un sentiment d'orgueilleuse satisfaction pour la grandeur du travail accompli. C'est pourquoi il laissa passer encore du temps avant que l'oeuvre voie le jour. Entre-temps il s'adressa à des amis et connaissances d'expérience éprouvée pour épurer le texte de toute erreur et pour en améliorer



le style. Au cours de l'été 1607, la traduction préparée par Diodati était imprimée avec le titre : *La Bibbia, cioè i libri del Vecchio e del Nuovo Testamento. Nuovamente traslatati in lingua Italiana da Giovanni Diodati di nation Lucchese* (La Bible, c'est-à-dire les livres du Vieux et du Nouveau Testament. Nouvellement traduits en langue italienne par Giovanni Diodati de nation lucquoise).

*La bible de Diodati de 1607*

Dans une lettre du 13 juillet 1607 qu'il adresse à Jacques-Auguste de Thou, homme d'Etat et historien français, se reflètent exactement les sentiments que ressent le jeune traducteur, ainsi que son ardent désir « d'ouvrir la porte à nos Italiens pour la connaissance de la céleste vérité »<sup>30</sup>. On n'a pas de mal à

reconnaître dans cette affirmation un acte d'accusation éloquent contre le Catholicisme post-tridentin, si l'on pense à la prohibition absolue de traduire et de lire l'Écriture Sainte en langues vulgaires.

La Bible devait-elle être séparée de la vie et de la culture d'un pays ou, au contraire, être accessible à toutes les couches de la société? La question était cruciale. Elle devint brûlante d'actualité avec l'affaire de l'Interdit de Venise. Comme on le sait, en avril 1606, le Pape Paul V lança l'interdit contre Venise. La république réagit en décrétant l'expulsion des Jésuites et en contestant brillamment la justification doctrinale de l'action du Pape au travers de *fra'* Paolo Sarpi<sup>31</sup>.



*Paolo Sarpi (Gravure du XIXe siècle)*

Ce fut la crise la plus grave que le Catholicisme connut en Italie durant l'époque protomodern. Parmi les personnalités nourrissant des sentiments d'opposition au Pape, il y avait l'astucieux Sir Henry Wotton, ambassadeur d'Angleterre auprès de la *Serenissima* (République de Venise). Il ne se limitait pas à observer les événements ou à se servir du « droit de chapelle », c'est-à-dire du droit de célébrer dans sa résidence les rites de sa confession mais, au travers de son chapelain William Bedell, il entama une action missionnaire tendant à introduire la Réforme à Venise . À cette fin, il s'adressa à Diodati, qu'il avait connu au cours d'une visite à Genève et avec lequel il était resté en contact épistolaire. En fournissant de savoureux détails de la vie religieuse dans la ville lagunaire, il laissait espérer une abondante moisson pour le Protestantisme. Wotton lui demanda d'abord de l'aider à trouver une personne

apte à la propagation de la foi évangélique, ensuite il alla plus loin, en le sollicitant d'intervenir directement.

Le théologien « lucquois-genevois », qui déjà depuis longtemps observait avec attention la divergence d'intérêts entre le gouvernement de la *Serenissima* et la Curie romaine, ne fut pas insensible à la demande de Sir Wotton, mais il la pondéra bien, il consulta des personnes compétentes et des amis avant de se décider. Philippe Duplessis-Mornay (1549-1623), l'éclairé fondateur de l'Académie de Saumur, le « pape des huguenots » français, non seulement l'encouragea chaleureusement à entreprendre cette mission, mais il lui fournit des instructions détaillées et lui envoya même un jeune noble français, David de Liques, pour l'accompagner dans le voyage. Vers la mi-août 1608, ils partirent tous deux en direction de Venise dans le but de contribuer au développement d'une situation très favorablement orientée vers le Protestantisme. Fait intéressant : afin de cacher son identité pendant cette mission, Diodati choisit le pseudonyme de Giovanni Coreglia, auquel un rapport avec la réalité ne manque pas, vu que sa famille était originaire de Coreglia, village de la région de Lucques<sup>32</sup>.

Du séjour vénitien reste une *Briève relation* rédigée par Diodati après son retour à Genève et transmise ensuite à Duplessis-Mornay et à Wotton<sup>33</sup>. Le rapport est un minutieux exposé de faits concrets, duquel transparaît la volonté de l'auteur de comprendre la réalité complexe des choses. Il constata un sentiment rampant de rébellion contre l'Eglise Romaine et un vague désir de changement de confession, mais il se rendit compte que personne ne souhaitait vraiment une rupture totale et n'oserait fonder une Eglise Evangélique Réformée. *Fra'* Paolo Sarpi était représenté comme « la première roue instrumentale en cette Sainte affaire », mais toutefois hésitant à prendre position ouvertement, soit parce

qu'il était déjà de caractère « circonspect et prudent », soit parce qu'il considérait que la situation n'était pas propice.

Diodati quitta Venise à la fin d'octobre 1608 passablement déçu de cette expérience. Cependant il diffusa un bon nombre d'exemplaires de sa traduction de la Bible et il détermina une stratégie prudente et avisée de soutien au patriciat vénitien philo-protestant. C'est ainsi que vit le jour la proposition de ne pas agir au travers de prédicateurs, mais plutôt par les ambassades de l'Angleterre, des Cantons suisses réformés, de l'Électorat du Palatinat et des Pays-Bas auprès de la *Serenissima* pour l'entraîner dans le champ de la Réforme. Mais l'espoir de voir la controverse de l'Interdit se transformer en réforme religieuse s'éteignit définitivement avec l'assassinat d'Henri IV de France (14 mai 1610).

*Assassinat de Henri IV  
par Ravailac*



Si Sarpi écrivit de Venise avec tristesse à Duplessis- Mornay : « l'espoir est mort avec la vie du roi »<sup>34</sup>, Diodati, de son côté, réalisa que les projets qui l'avaient amené en terre vénitienne n'étaient pas appropriés. Il continua toutefois à suivre avec sympathie les événements de la *Serenissima*, en maintenant des rapports épistolaires soit avec Paolo Sarpi et Fulgenzio Micanzio, soit avec l'ambassadeur anglais Henry Wotton et son successeur Dudley-Carleton. Ce n'est pas par hasard que Diodati lui-même se chargea de traduire et de publier à Genève, en 1621, *l'Histoire du Concile de Trente*, version française de l'oeuvre de Sarpi, et qu'il contribua de manière déterminante à sa vaste diffusion européenne<sup>35</sup>.

Ainsi voilà relatée la toile de fond de l'historique de la Bible de Diodati de 1607. Avec son oeuvre, Diodati entendait réaliser le

grand dessein de rendre accessible le texte biblique aux lecteurs de langue italienne qui n'étaient pas capables de le lire en latin. Avec cette version très respectueuse de l'hébreu et du grec, soignée et lisible, il espéra – même si ce ne fut que passagèrement – que les Vénitiens, inspirés par la lecture de l'Écriture, n'échapperaient pas aux exigences d'un sérieux engagement réformateur. Comme beaucoup d'Italiens du début du XVII<sup>e</sup> siècle, Diodati regardait la République de San Marco comme la championne de ce qui restait de la liberté italienne et il fut porté à croire que, renforcée dans son indépendance politique par l'avènement de l'Interdit, Venise aurait pu se renouveler spirituellement et entamer la Réforme de l'Église. Comme on le sait, non seulement la politique de la *Serenissima* prit un tout autre cours, mais même la Bible de Diodati finit elle-même à l'Index. Cependant, tenace comme un héros de roman, Diodati ne se rendit pas et, trente-quatre ans plus tard, il publia à ses frais la seconde édition de sa traduction de la Bible.

Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, de nombreuses réimpressions de la Bible de Diodati – ou des parties de celle-ci – se sont succédé. Nous ne pouvons pas les examiner ici ni signaler les révisions originales ou adaptations (*racconciature*) du début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. La première fut publiée par le « Sprachmeister » allemand Matthias von Erberg de Nuremberg : *La Sacro-Santa Bibbia*<sup>37</sup>. La lecture de cette révision laisse ébahi, tant elle s'égaré et laisse les fautes de langue. Une version un peu plus rigoureuse sur le plan philologique est celle de Johann David Müller, catéchiste de Leipzig : *La Sacra Bibbia*<sup>38</sup>. Elle fut suivie, quelques années plus tard, par la révision de Walther :

## *La Sacra Bibbia*<sup>39</sup>.

Le XIXe siècle vit paraître une quantité de rééditions de la Bible de Diodati, peut-être plus nombreuses encore que celles du XVIIIe siècle. Mais les centres d'impression se déplaçaient désormais de Suisse en Italie et en Angleterre. La diffusion de la Bible de Diodati fut assurée par la nouvelle Société Biblique Britannique et Etrangère (fondée en 1804). Grâce aux recherches, devenues des classiques sur le sujet, de Giorgio Spini et de Luigi Santini<sup>40</sup>, nous disposons désormais de connaissances assez amples et fiables, grâce à la trame serrée de correspondances, de collaborations, de complicités liées à la publication et à la diffusion de la Bible de Diodati par la Société Biblique Britannique. Les Protestants italiens, de leur côté, ne demeurèrent pas inactifs : la jeune maison d'édition Claudiana (fondée en 1855) inscrivait à son programme éditorial de 1860 une réédition du Nouveau Testament<sup>41</sup> de Diodati et, en 1868, celle de la Bible entière, baptisée « The American Bible » parce que les frais d'impression furent couverts par des collectes faites en Amérique<sup>42</sup>. Le 20 septembre 1870, quand l'armée italienne entra à Rome par la Porte Pie, après trois heures de canonnade, derrière les « bersaglieri » se tenait un colporteur vaudois avec des Bibles Diodati. L'aventure de la « Diodatina », comme les Italiens appelaient désormais la traduction de Diodati, continue jusqu'en 1924, quand elle est remplacée par la Riveduta<sup>43</sup>. Toutefois les Protestants de langue italienne utilisèrent encore abondamment la Diodatina dans les années cinquante du XXe siècle.

### 3. Remarques finales

En 1711, Matthias von Erberg, présentant au lecteur sa malheureuse révision de la Bible de Diodati, affirmait : « Si les langues usitées de par l'Europe, conviées au banquet des noces de leur Epoux, peuvent se vanter des traitements exquis et très délicieux réservés à chaque vers des Ecritures, seule la langue italienne (pourtant si riche comparée aux autres) aurait lieu de se plaindre qu'elle n'a rien que *panem arctum et aquam brevem* [« une bouchée de pain et un filet d'eau », Esaïe 30,20], vu la très grande rareté de la Parole de Dieu imprimée en langue vulgaire... ». Cette déclaration reflète une idée assez répandue alors dans l'Europe protestante cultivée et qui reviendra sans cesse au cours des siècles suivants. On y reconnaît sans peine, en premier lieu, un éloge implicite du Protestantisme : son amour pour les Ecritures, son zèle infatigable pour l'exégèse, l'importance qu'il accorde à la traduction de la Bible dans les langues vernaculaires. Simultanément, cette affirmation équivaut à une éloquente mise en accusation du Catholicisme, qui a empêché la connaissance et la diffusion de la Bible en langue du peuple.

S'il faut admettre que l'Italie, par les vicissitudes bien connues de sa vie politique et religieuse, souffrit de la « très grande rareté de la Parole de Dieu », on n'en perçoit pas moins immédiatement que la polémique d'ordre confessionnel conduit Matthias von Erberg à ne pas distinguer entre *diffusion* et *traduction* de la Bible. Or il s'agit là d'une distinction fondamentale pour qui veut saisir pleinement l'histoire tourmentée des Ecritures dans cette langue. Il est vrai que la disparition quasi totale du Protestantisme en Italie, ajoutée à l'application pointilleuse des décrets de Trente sur le texte biblique et sur les traductions en langue vernaculaire, a relégué la Bible à l'arrière-plan de la vie et de la culture

religieuse italiennes, au point de la laisser longuement sombrer en un déclin dont elle commence, aujourd'hui seulement, à se relever. Cependant, la diffusion et la connaissance des Ecritures sont une chose, leur traduction en est une autre : et sur ce dernier point, la langue italienne, vis-à-vis des autres langues européennes, n'est pas en reste. C'est vrai qu'une version en langue vulgaire de l'écriture n'a pas pu circuler en Italie entre 1564 et 1773 (du moins officiellement), mais l'idée d'une foi chrétienne nourrie et inspirée par les Ecritures demeura vivante et produisit des traductions de grande valeur exégétique, littéraire et spirituelle, la plus importante étant celle de Diodati. Le terrain était défavorable ; le grain fut quand même semé en abondance. La splendeur de la Parole divine, même éclipsée, ne s'éteignit pas. D'autre part, il demeure vrai que les Réformés italiens disséminés en Europe - et tout particulièrement ceux qui avaient trouvé refuge en terre helvétique entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle - ont apporté une contribution sans commune mesure avec leur importance numérique. La foi pure et sans limite en l'« efficacité des Ecritures », qui maintint l'espérance de cette *ecclesia peregrinorum*, « Eglise de pèlerins », permit à la langue italienne de participer à la grande aventure de la traduction de la Bible en langue vernaculaire.

#### Notes

1. E. de Budé, *Vie de Jean Diodati, Théologien genevois (1576-1649)*, Lausanne 1869 ; W.A. McComish, *The Epigones : a study of the theology of the Genevan Academy at the time of the Synod of Dort, with special reference to Giovanni Diodati*, Allison Park, PA 1989 ; E. Campi, « Cronologia della vita di Giovanni Diodati », dans M.Ranchetti-M. Ventura Avanzinelli, éd. *La Sacra Bibbia*, vol. 1, Milan 1999, CLXXXVII-CCXXII ; E. Fiume, *Giovanni Diodati. Un italiano nella Ginevra della Riforma*, Rome 2007.
2. A. Pascal, *Da Lucca a Ginevra. Studi sull'emigrazione religiosa lucchese nel secolo XVI*, Pinerolo 1935 ; M. Berengo, *Nobili e mercanti nella Lucca del Cinquecento*, Turin 1974 ; S. Caponetto, *La riforma protestante nell'Italia del Cinquecento*, Turin 1989, 329-364.

3. J.B.G. Galiffe, *Le Refuge italien de Genève aux XVIe et XVIIe siècles*, Genève 1881 ; F. Ruffini, « La Cabale Italique » nella Ginevra del Seicento, dans *La Cultura* 10 (1931), 786-808.
4. *Il Nuovo Testamento del Signor nostro Iesu Christo, [Geneva], 1608.*
5. E. Campi – C. Sodini Gli oriundi lucchesi di Ginevra e il cardinale Spinola. Una controversia religiosa alla vigilia dell'editto di Nantes, Naples – Chicago 1988 ; R.A. Muller, *Postreformation Reformed Dogmatics*, vol. 2 : Holy scripture—the cognitive foundation of theology, Grand Rapids, Mich. 1993 ; J. Rohls, *Protestantische Theologie der Neuzeit*, vol. 1 : Die Voraussetzungen und das 19. Jahrhundert, Tübingen 1997, 78-88.
6. J.P. van Dooren, art. *Dordrechter Synode*, dans TRE, vol. 9 (1982), 140-147 ; O. Fatio, éd., *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, 1986 ; W.A. McComish, *The Epigones*, 74-125 ; J.V. Fesko, *Diversity within the reformed tradition : supra- and infralapsarianism in Calvin, Dort, and Westminster*, Greenville, SC 2001.
7. Il suffit ici de constater que l'Eglise de Genève et les Eglises Réformées suisses restèrent liées aux canons de Dordrecht pendant plus d'un siècle. Ils furent abolis définitivement en 1725 ainsi que la *Formula consensus ecclesiarum helveticarum* (1675), écrit symbolique se rapportant aux principes énoncés durant les assises néerlandaises. L'abolition fut l'oeuvre de la soi-disante « orthodoxie rationnelle », théologie nouvelle d'empreinte cartésienne, dont le coryphée fut un autre originaire de Lucques, Jean-Alphonse Turretini. Cf. M.-C. Pitassi, *De l'orthodoxie aux Lumières : Genève 1670-1737*, Genève 1992, 16-20 ; 51-55
8. Parmi les contacts qu'il établit avec de nombreuses personnalités présentes elles aussi à l'historique assemblée, citons : **Johann Jakob Breitinger**, le batailleur *antiste* de Zurich et vaillant défenseur des minorités religieuses ; **Johann Heinrich Alstedt**, le professeur de Herborn au vaste savoir ; **Abraham Scultetus**, le prédicateur de la cour de l'Électeur palatin ; **Gisbert Voetius**, un des grands maîtres de la théologie réformée néerlandaise ; **William Ames**, en latin Amesius, le brillant disciple de William Perkins, intransigeant puritain. Diodati se fit apprécier de ces savants, gagnant une place de premier rang dans la culture réformée cosmopolite du début du 17<sup>ème</sup> siècle. Ils établirent des relations épistolaires plus que jamais cordiales, et certains de ses correspondants viendront lui rendre visite personnellement dans la ville lémanique.
9. L'ouvrage fut mis sous presse en 1631, pour deux éditions : l'une à Genève chez l'éditeur Pierre Aubert, l'autre portant l'ancre et le dauphin, emblèmes de Alde Manuce, le prince des éditeurs vénitiens.
10. Haarlem, Jacob Albertz, Libraire, 1664.
11. Haarlem, Jacob Albertz, Libraire, 1665.

12. La Sacra Bibbia, tradotta in lingua Italiana, e commentata da Giovanni Diodati di nation Lucchese. Seconda Edizione, migliorata, ed accresciuta. Con l'aggiunta de 'Sacri Salmi, messi in rime per lo medesimo, Geneva. Per Pietro Chovët, 1641.
13. Pious and learned annotations upon the Holy Bible, plainly expounding the most difficult places thereof., London, Printed by J. Flesher for N. Fussell, <sup>3</sup>1651.
14. Des traductions allemandes de la Bible, marquées par le Calvinisme, apparurent vers 1600, la *Piscator* étant la plus connue. Aussi les Eglises Réformées favorisèrent-elles le texte de Luther. Toussain apprécia donc particulièrement cette oeuvre biblique qui respectait l'apport du Réformateur allemand tout en associant des commentaires rédigés selon l'esprit de la Réforme. Les Réformés allemands lui donnèrent longtemps la préférence. En 1644 et en 1665, deux éditions bâloises contenaient déjà de nombreuses annotations de G.Diodati. Les deux éditions de Francfort suivirent, Frankfurt s.M., Balthasar Christoph Wust (1630-1704), 1688; Frankfurt s.M., Johann David Zunner d.J. (décédé en 1704), 1693.
15. B.M. Armstrong, "Geneva and the theology and politics of French Calvinism : the embarrassment of the 1588 Edition of the Bible of the pastors and professors of Geneva", dans *Calvinus ecclesiae Genevensis custos*, éd. W.H.Neuser, Frankfurt s.M. 1984, 195-215; W.A. McComish, *The Epigones*, 175-184.
16. Cf. W.A. McComish, *The Epigones*, 127-145.
17. Par exemple, à propos de l'exécution de Charles 1er d'Angleterre.
18. V. Rossel, Histoire littéraire de la Suisse Romande, des origines à nos jours, Neuchâtel 1903, 245.
19. Ch. Borgeaud, *Histoire de l'Université de Genève*, vol. 1 : *L'Académie de Calvin 1559-1798*, Genève 1900, 337.
20. G. Fragnito, La Bibbia al rogo. La censura ecclesiastica e i volgarizzamenti della Scrittura (1471-1605), Bologna 1997.
21. Denzinger, *Enchiridion Symbolorum*, Freiburg i.B. <sup>35</sup>1965, 1851-1861.
22. *Codicis Iuris Canonici Fontes*, vol. 7, éd. G. Seredi, Cité du Vatican 1935, 724.
23. Il Fondo Guicciardini nella Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze, vol. 2: Bibbie, éd. A. Landi, Milan 1991; E. Barbieri, Le Bibbie italiane del Quattrocento e del Cinquecento : storia e bibliografia ragionata delle edizioni in lingua italiana dal 1471 al 1600, 2 vol., 1992: La Bibbia in italiano tra Medioevo e Rinascimento – La Bible italienne au Moyen Age et à la Renaissance, éd. L. Leonardi, Florence 1998.
24. *Bibbia volgarizzata*, Venetia, Vindelinius de Spira, 1471.

25. *La Bibbia quale contiene i sacri libri [...]*, Venetia, Lucantonio Giunti, 1532. Sur la vie et l'oeuvre de l'infatigable polygraphe florentin voir G. Spini, *Tra Rinascimento e Riforma. Antonio Brucioli*, Florence 1940 et M. Ventura-Avanzinelli, "Il "luterano" Brucioli e il suo commento al libro della Genesi", dans *Bollettino della Società di studi Valdesi* 159 (1986), 19-33.
26. *La Bibbia nuovamente tradotta dalla hebraica verita in lingua thoscana [...]*, Vinegia, Lucantonio Giunti (eredi), 1538.
27. *Il Nuovo Testamento tradotto in lingua toscana*, Venetia, Luca Antonio Giunti, 1536.
28. *La Bibbia, che si chiama il vecchio Testamento [...]*, [Genève], Appresso Francesco Durone, 1562.
29. *Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève*, vol. 8 (1600-1603), publ. [...] par G. Cahier et M. Campagnolo, Genève 1986, 273.
30. E. de Budé, *Vie de Jean Diodati*, 169.
31. C. Vivanti, "Introduzione" à Paolo Sarpi, *Istoria del Concilio tridentino*, vol. 1, Turin 1974; G. Cozzi, *Paolo Sarpi tra Venezia e l'Europa*, Turin 1978; D. Wotton, *Paolo Sarpi between Renaissance and Enlightenment*, Cambridge 1983; C. Vivanti, *Paolo Sarpi*, Rome 2000; *Ripensando Paolo Sarpi. Atti del convegno internazionale di studi nel 450. anniversario della nascita di Paolo Sarpi*, éd. C. Pin, Venice 2006.
32. P. Barbey, "Le théologien genevois Jean Diodati projette de constituer une communauté réformée à Venise", dans *Genève et l'Italie III* (= Société genevoise d'études italiennes), Genève 1999, 419-429.
33. J. Diodati, *Brève relation de mon voyage à Venise en septembre 1608*, (nouv. édition) Genève 1863.
34. E. de Budé, *Vie de Jean Diodati*, 78.
35. *Histoire du Concile de Trente traduite de l'italien de Pierre Soave par Jean Diodati*, Genève, par Estienne Gamonet, 1621.
36. E. Campi, "La Bible des Réfugiés. Historique de la diffusion de la Bible en langue italienne en Suisse entre le XVIe et le XVIIIe siècle", dans *La Bible en Suisse. Origines et Histoire*, éd. U. Joerg et D. Hoffmann, 1997, 241-254.
37. *La Sacro-Santa Bibbia in lingua Italiana, cioè il vecchio e nuovo Testamento nella purità della Lingua volgare, moderna e corretta [...]* da Mattia d'Erberg, cultore delle sacre Lettere, Norimbergo, Alle spese di quest'istesso Autore, 1711.

38. La Sacra Bibbia ... tradotta in lingua italiana da Giovanni Diodati riveduta di nuovo sopra gli originali e corretta con ogni maggior accuratezza da Giovanni David Müller, Lipsia, Giacomo Born, 1744.
39. La Sacra Bibbia ... tradotta in lingua italiana da Giovanni Diodati, riveduta per Giorgio Walther, Dresda-Lipsia, appresso Giorgio Corrado Walther libraio della corte, 1757.
40. Cf. G. Spini, "Le Società bibliche e l'Italia. Un episodio ignorato del Risorgimento"; Id., "Ancora sulle Società bibliche e l'Italia del Risorgimento", dans Id., *Studi sull'Evangelismo italiano tra Otto e Novecento*, Torino 1994, 49-86; 87-98; L. Santini, "I Protestanti a Livorno nel periodo mediceo-lorenese", dans *I valdesi e l'Europa*, Torre Pellice, 1982, 351-387.
41. Il Nuovo Testamento del nostro Signore e Salvatore Gesù Cristo, tradotto in lingua italiana da Giovanni Diodati, Turin 1860.
42. La Sacra Bibbia, ossia l'Antico e il Nuovo Testamento, tradotti da Giovanni Diodati con referenze del medesimo, Florence 1868.
43. *La Sacra Bibbia*, versione "Riveduta" di G. Luzzi, Rome, 1924.

\*\*\*\*\*

<p>Cette conférence a fait l'objet d'une publication, sous une forme remaniée, dans le numéro 1 de l'année 2009 de la revue <i>Études Théologiques et Religieuses</i></p>
---